

HISTOIRES DE COMPTES FAMILIAUX

Pierre Michard

De Boeck Supérieur | « Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux »

2013/2 n° 51 | pages 61 à 72

ISSN 1372-8202

ISBN 9782804185589

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-critiques-de-therapie-familiale-2013-2-page-61.htm>

Pour citer cet article :

Pierre Michard, « Histoires de comptes familiaux », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* 2013/2 (n° 51), p. 61-72.
DOI 10.3917/ctf.051.0061

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Histoires de comptes familiaux

Pierre Michard¹

Résumé

Les histoires de familles peuvent être appréhendées sous l'angle des comptes relationnels. Cette option invite à revisiter la prépondérance du don au sein de la famille et à enquêter sur ce que l'on nomme le paradigme du don. Pour ce faire, on confrontera les assises conceptuelles de l'approche contextuelle aux fondements théoriques de l'« Essai sur le don » de Marcel Mauss. Si nos histoires de famille sont traversées par l'esprit du don et le cycle du donner, recevoir et rendre, un levier thérapeutique sera l'ouverture d'un dialogue où se diront les déficits et les excès dans l'équilibre du donner, recevoir et rendre de deux partenaires, eux-mêmes en lien avec les comptes du passé.

Abstract: Family accounts history

Family history can be apprehended from the angle of relationship accounts. This point of view invites us to visit once more the gift between family members and to investigate the so-called gift paradigm. Therefore we will confront the theoretical foundations of the contextual approach with those developed in the "Essay on gift" of Marcel Mauss. If our family history is inhabited by the gift spirit and the give, receive and give-back cycle, a therapeutic leverage could lead to the opening of a dialog. In this dialog, the balance between deficit and excess will be expressed by two partners linked by the account of the past, in terms of give, receive and give-back.

Mots-clés

Donner, recevoir et rendre – Dialogue – Éthique relationnelle – Thérapie contextuelle – Parentification.

Key words

Give, receive and give back – Dialog – Relational Ethics – Contextual Therapy – Parentification.

1 Docteur en psychologie Clinique, thérapeute de famille, co-fondateur de l'association Fractale Paris, intervenant à l'école des parents et des éducateurs, Île de France.

Il y a bien des façons, pour un sujet seul ou dans une relation à un thérapeute, de construire une histoire de vie, d'articuler des tranches de vie considérées comme importantes selon des causalités de divers types. Le même sujet en thérapie familiale est confronté à des histoires croisées, chaque membre de la famille est le conservateur, gardien d'une version de l'histoire de l'autre, chacun est historien de l'autre sur ce qui le concerne. On ne s'étonnera pas que les discours familiaux s'axent sur une « dispute » autour d'une évaluation contradictoire de la dynamique des échanges entre les membres passés et présents d'un même groupe familial.

Une question s'impose : sur quelles normes, sur quelles catégories du juste et de l'injuste se trament, se parlent nos histoires enchevêtrées au sein de la famille ? Au nom de quelle « éthique » relationnelle se déploient des comptes qui autorisent des revendications, des justifications, la considération et la gratitude entre proches ?

Il revient à Boszormenyi-Nagy d'avoir théorisé les interrogations spontanées sur la balance de justice des comptes entre proches. La conceptualisation de la notion de compte relationnel s'invente paradoxalement à partir de la prépondérance du don au sein des familles. Le cycle don – donner, recevoir et rendre – ouvre une voie royale pour explorer, témoigner des histoires entremêlées des partenaires d'une famille, favoriser un dialogue où chacun peut interpeller l'autre, témoigner des échanges actuels, trier l'héritage des comptes des générations précédentes.

Une évidence nous tenaille depuis notre rencontre avec la thérapie contextuelle : Yvan Boszormenyi-Nagy et Marcel Mauss se réfèrent au même paradigme. Boszormenyi-Nagy réinvente une clinique du don sans connaître le modèle théorique développé par Marcel Mauss dans son essai de 1924, date depuis laquelle le dossier du don traverse les sciences humaines. Anthropologues en premier lieu, philosophes et psychanalystes ensuite ont ouvert de multiples chapitres de ce qu'il convient d'appeler le « paradigme du don ». Nous nous limiterons à un détour autour de l'approche de Marcel Mauss. Ce détour semble aussi nécessaire qu'évident, les points de vue théoriques sur l'ambivalence du don étant des ressources pour le clinicien. Ils autorisent un questionnement qui tisse l'histoire de l'entre-deux et le récit de l'oscillation du don et du contre-don. Nous les confronterons à l'apport de Boszormenyi-Nagy.

Le cycle du don de Marcel Mauss à Ivan Boszormenyi-Nagy

Le don n'est pas aisé à penser, du fait de son indétermination constitutive et de ses paradoxes. Les anthropologues et sociologues du M.A.U.S.S (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) insistent sur l'envoi inaugural : la prodigalité, l'excès, le sans-mesure, le désintéressement. Le don est l'envers de la maximalisation de l'intérêt, du calcul égoïste utilitariste ou encore du donnant-donnant. Contrairement au commerce et au droit, donner implique une liberté de retour. Même si l'absence d'anticipation d'une compensation ne signifie pas que l'on donne pour être quitte, un don unilatéral sans recherche de parité comportera toujours un risque « d'aplatir » le récepteur, de le rendre insolvable dans une position d'allégeance et d'indignité.

Donner poussera alors à la surenchère, jusqu'à la discorde, voire la guerre. Mais, bien évidemment, on donne aussi pour que l'autre donne, pour fortifier la concorde, une confiance sur le long terme ; en effet, donner à un partenaire est aussi nourrir la relation. Surgit une limite : la crainte d'aliéner le destinataire, de l'amener à se « plier » pour régénérer le lien. Le risque de mainmise se dessine si la valeur du lien prime sur la valeur de jouissance du don, si le trop grand contentement à donner capte la possibilité de recevoir librement.

Le don peut être dit « vrai » lorsqu'il se centre sur les demandes, attentes et besoins du bénéficiaire, et moins sur « l'appât du don », le désir du donateur. Il est d'autant plus don qu'il reste clandestin, sans publicité, se dévalorise – « c'est trois fois rien ». Cependant, il n'existe que pris de bon cœur, reconnu, et occasionne une parole de remerciement. On ne peut savoir vraiment que l'on a donné que si le destinataire a répondu par retour de mots ou de biens.

Il y a en permanence un vécu contradictoire du don ; il conjugue un acte spontané, libre, un geste très obligeant qui endette et oblige. À la fois gage de présent, d'avenir et souvenir du passé, le don est une histoire. Les partenaires deviennent alternativement débiteurs ou créanciers, acceptent les temps de déséquilibre qui séparent le premier geste de son éventuel retour, encore que ce dernier n'a pas de sens s'il n'est que rendu ! On ne rend pas pour rendre, mais pour donner selon les attentes ou les besoins du premier donateur.

Le don grandit, exagère l'importance, le prestige, le poids humain du donateur, mais recevoir inaugure la valeur de soi, car recevoir est déjà donner, donner une occasion de donner qui augmente la hauteur humaine.

Marcel Mauss conçoit le cycle du don comme un « roc », un invariant de l'humanité, une norme universelle, une morale toujours déjà-là avant les morales instituées, le socle de l'ordre symbolique. Organisateur existentiel, le don demeure pour les anthropologues un mystère, une énigme (Godelier, 1996). Il se résume aux trois obligations de donner, de recevoir et de rendre, obligations dans lesquelles, la réciprocité contient le don ; le don défie l'équivalence.

« Qui compte sur vous et sur qui pouvez-vous compter ? », « Vous est-il plus facile de donner ou de recevoir dans la relation à votre enfant ? » « Est-ce en recevant ou en donnant que vous pourriez améliorer la relation à votre conjoint ? » interroge le thérapeute contextuel. L'esprit du don tisse un long fil conducteur omniprésent dans les relations qui comptent. Boszormenyi-Nagy (1984) réinvente le paradigme du don et ses paradoxes dans les liens durables entre proches en prenant appui sur ce qu'il nomme l'éthique relationnelle.

« Qui fait quoi pour qui ? Qui rend quoi et quand ? » : les histoires de famille seront vues sous l'angle des histoires de comptes inscrits dans le « grand livre des dettes et mérites ». Grand livre qu'il ne faut lire que lorsque la relation est en péril dans une immobilisation du cycle du donner, recevoir et rendre. Une telle lecture nécessite récits rétrospectifs, narrations divergentes et histoires à étoffer.

Boszormenyi-Nagy enrichit le dossier du don par un constat radical : l'enfant est pôle d'échange à part entière, traversé par la « pulsion » du don et la triple obligation. Dès son plus jeune âge, il devient acteur d'un réajustement constant entre don et réciprocité.

Une nouvelle figure de l'enfant émerge : l'enfant dit parentifié. Il s'agit d'un enfant « capable » d'engagement, enclin à la sollicitude envers ses proches, apte aussi à soutenir un couple de parents désunis, à « porter » un adulte en détresse. De nos jours, la précarisation des relations de couple positionne l'enfant comme le lien le plus stable des adultes, il fait face au déficit de réciprocité entre ses parents. L'enfant, premier tribunal de l'humanité, homo donator est une proposition originale, absente du champ théorique maussien.

Dans notre société « pédocentrée », la formule parentale « on fait tout pour lui, on ne lui demande rien » devient la devise « tout pour l'enfant ». On accorde ainsi de nouveaux droits à l'enfant, excepté le droit ou l'obligation de donner dans le contexte de sa vie : l'enfant a droit à l'engagement dans le chaos familial dont il est issu, répétait Boszormenyi-Nagy. Le don provenant de l'enfant ne fait plus partie de nos évidences normatives. Il provoque résistance dans le projet éducatif contemporain où tout doit être contrôlé, monopolisé par les adultes qui taisent leurs histoires au nom de supposées compétences. Une telle prédation du don des enfants se double du déni de leurs contributions : les générations adultes reçoivent, mais n'en disent mots. L'enfant, interdit de reconnaissance, sans quittance de son histoire, ne peut plus adhérer au monde relationnel ; il se décroche, se désaffilie de son contexte de vie. Il est dépossédé de la possibilité d'accroître sa valeur, sa légitimité (Boszormenyi-Nagy & Krasner, 1991). Sans le témoignage de l'histoire de ses comptes, l'enfant se retrouve sans appartenance, accusé d'être un « sauvageon » lorsqu'il se venge de ne pouvoir donner.

La seconde spécificité de l'œuvre de Boszormenyi-Nagy concerne le rôle essentiel de la reconnaissance des contributions, qu'on ne confondra pas avec la compétence. En effet, mesurer ses engagements n'est guère possible dans la solitude, seul le crédit provenant du bénéficiaire affirme le don, porte au compte du donateur une capacité de donner et de prendre des responsabilités dans la relation. À l'inverse l'inanisation, la disqualification de l'engagement rendent sans valeur de lien le geste du donneur. L'absence de reconnaissance des engagements interdit alors à un sujet « une assise » pour déployer une mise dans son contexte de vie, de prendre une place dans l'ordre symbolique pour répondre des comptes de sa lignée. Il y a là d'une part, un mépris qui est un déni de justice menaçant l'identité et l'intégrité du sujet, et d'autre part, une absence de respect qui risque de faire perdre toute échelle de valeurs des liens et des choses. Car l'expérience de la reconnaissance est un facteur affirmatif, constitutif de l'humain ; chacun de nous en dépend pour la construction d'une estime de soi. Une confirmation permet de comprendre que le bénéficiaire accorde une valeur à l'intention et aux actes autant que le donateur lui-même. Dépourvu de cette validation, un sujet reste absent autant à son histoire qu'à lui-même, se juge dérisoire et nul. L'attitude envers soi-même dépend donc des garanties de la reconnaissance. Pour le formuler dans un exemple, « supporter » un enfant, c'est lui accorder crédit par les récits croisés de son histoire avec ses proches. Dans une configuration contraire, l'enfant est « sans merci », « superflu ». Il vit sans les dires de « son histoire » et n'a pas la « mesure » de ses engagements, ne peut évaluer « un juste don ». Dépourvu des mots qui traduisent la

valeur de ses actes, ce vécu d'abaissement plonge l'enfant dans un rapport fissuré, non pacifié à lui-même. Il est en risque de trop donner ou de prendre encore sans indication de mesure. Reconnaître la valeur d'un engagement apporte une démarcation du soi (Boszormenyi-Nagy & Krasner, 1991) et ancre la subjectivité dans les retrouvailles avec une histoire « plus vraie »; cela assure une « garantie d'être », engrossée d'un potentiel de séparation : un sujet défini dans l'histoire de ses contributions dans une relation peut s'aventurer à s'engager dans une autre.

Boszormenyi-Nagy insiste sur un troisième axe : l'importance des conflits triangulaires pour honorer l'esprit du don dans un contexte de vie. Les conflits de loyauté deviennent inhérents à la vie familiale : chacun de nous est un pôle multidirectionnel de relations régies par les trois obligations d'où surgissent les questions de priorité d'égard, aussi bien pour donner que pour recevoir. Existe-t-il des concurrences, des rivalités, des querelles, des guerres au sein du couple pour donner à la même cible qu'est l'enfant ?

De qui ai-je le droit de recevoir sans mettre à mal une autre relation ? À qui puis-je donner sans trahir ou condamner un tiers ? Donner à l'un, est-ce déposséder un autre à qui je dois retour ?

Un enfant peut-être amené à témoigner de la manière dont il s'est débattu dans l'histoire de ses conflits de priorité de sollicitude. Ses parents se sont-ils préoccupé davantage des générations passées que de la sienne ? Ont-ils voulu transmettre les acquis de leurs histoires, leurs normes culturelles, les valeurs des anciens qui ont tenu la vie, ou ont-ils donné différemment, donné autre chose pour que les générations montantes vivent dans un monde différent.

Les histoires de famille comme histoires du donner, recevoir et rendre

Une clinique du donner, du recevoir et du rendre reste à consolider sur les pas de Boszormenyi-Nagy et à confronter à l'apport Maussien. Une expérience inaugurale et particulière de l'injustice a tendance à se développer au sein de certains contextes familiaux ; elle comporte le risque d'envahir la vie affective au point de précipiter les membres dans nombres d'impasses, de souffrances et de blocages relationnels. Ceux-ci relèvent d'une distorsion, d'un ratage, d'une fixation dans l'équilibre des trois obligations. Ces stagnations imposent la confrontation du dialogue en vue d'une plus juste répartition des droits et obligations de donner, de recevoir et de rendre.

Cette confrontation réamorce les ressources du cycle de l'échange. La participation des protagonistes est requise pour construire ensemble une histoire commune des liens, qui énonce les déficits de réciprocité, les excès d'oblativité, les revendications, la gratitude. Dialoguer ou calculer l'incommensurable, c'est chercher les mots de l'histoire des « entre-deux » en vue de « traduire en justice » des rapports entre le passé, le présent et le futur. Dialoguer signifie évaluer l'histoire de la réciprocité et permettre à chacun de faire valoir une justification, autant pour recevoir que pour donner ou au contraire, pour récuser un retour d'engagement. Enfin, dialoguer revient à formuler une « position », une prise de « partie » dans le contexte historique et relationnel d'une vie afin de compter au sens de mesurer, et pour compter au sens d'exister.

Nous nous proposons d'illustrer quelques séquences relationnelles du déséquilibre de l'échange des dons et contre-dons. Ces impasses veulent montrer la nécessité d'interpeller la position des deux partenaires d'une relation, pour entamer ce dialogue qui vise à ce que chacun identifie et s'identifie à la position de l'autre, la comprenne dans son histoire : « comme votre adolescente le dit aujourd'hui, vous est-il arrivé, lorsque vous étiez enfant, de vouloir soutenir un parent que vous estimiez injustement traité par l'autre et d'en être blâmé ? », « lorsque tu seras maman, comment feras-tu avec tes enfants si tu te disputes avec ton mari ? » Autrement dit, il s'agit de rallonger les narrations du présent en les enracinant dans les histoires du passé dans le but de préserver le futur.

Le déni des comptes relationnels

Le refus de la narration des vies entremêlées et l'affranchissement du « reçu » des ancêtres tentent d'effacer les comptes générationnels, comme si la vie humaine ou familiale pouvait repartir de zéro, renaître de rien, n'était due à personne. Nous retrouvons cette modalité dans la famille « autoengendrée » : une famille « hors comptes », sans histoire visible à raconter, dans une horreur de l'origine, dans la négation des commencements et finalement, dans un refus du temps. Dans ce cas de figure, il y a bien plus qu'une « dispute » sur l'histoire des comptes ; il y a impossibilité de « tenir compte ».

Pour des parents, rendre invisibles leurs histoires pour protéger l'enfant revient à le léser en lui déniait le droit de prendre sa quote-part dans le contexte de sa vie. Il est acculé alors au mythe de l'autoengendrement de la famille. Il vit dans un temps infiniment suspendu, sans passé, sans avenir,

dans un éternel retour où la réciprocité immédiate est la règle. La réplique instantanée est confirmation du refus du temps, de l'alternance de la tension dysharmonique du donner, recevoir et rendre ; chaque pôle vise à être instantanément quitte dans un jeu sans pitié, à somme nulle, qui n'est que gage de présence.

« Voler » le don

Arracher, dérober le don pour être exempté de « rapport », pour ne pas prendre le recevoir. Paul est un enfant d'origine brésilienne, adopté par une mère célibataire. À l'heure des repas, il reste figé devant la télévision, il ne daigne que rarement de passer à table à l'heure, absorbe gloutonnement une nourriture, dans un désordre écœurant. La mère adoptive retrouve, enfouis sous le matelas, pots de yaourt, paquets de biscuits, aliments refusés au moment du dîner. Elle découvre aussi dans le cartable de l'enfant de nombreuses tranches de pain soustraites à la cantine. Dans le même registre, la meilleure façon d'offrir des gâteaux ou des bonbons à des enfants considérés autistes, est de les laisser traîner dans un endroit et de quitter ce lieu (Rey-Flaud, 2010, p. 255).

Redonner pour ne pas recevoir

Emmanuel, 18 ans, est le fils d'une enseignante de philosophie et d'un père informaticien. Ce dernier rompt avec sa famille pour poursuivre une carrière aux États-Unis. La mère s'inquiète du peu de sensibilité et de l'isolement de l'adolescent : il n'éprouve plus d'intérêt pour la musique, le sport, le cinéma, la politique, les filles, etc. Il serait, selon les dires de la mère, une caricature de son père qu'il n'a pas vu depuis une dizaine d'années. Emmanuel ne sait rien de l'histoire de sa mère qui est l'aînée d'une famille extrêmement pauvre et était amenée à voler dans les supermarchés pour nourrir les siens. Cette femme d'extrême gauche ne supporte pas les colis somptueux de matériel informatique qui proviennent de manière erratique des États-Unis. Emmanuel ne les déballe que plusieurs semaines après la livraison. Il les garde, les donne ou les vend, ne remercie jamais son père qu'il soupçonne de les obtenir à titre gracieux. Lorsque la mère d'Emmanuel insiste pour lui offrir un cadeau d'anniversaire pour ses 18 ans, à sa grande surprise, il lui demande un ordinateur. En effet, la chambre du jeune homme ressemble à une boutique d'informatique. Elle sera sidérée d'apprendre la disparition de l'ordinateur (re)donné à une association. De ce fait, le jeune homme entame avec sa mère une discussion philosophique : « *une chose*

donnée n'appartient plus au donneur » dit-il. Il amorcera pour la première fois un dialogue argumentaire intense avec sa mère, qui sera pour les thérapeutes une opportunité pour le transformer en un dialogue plus ouvert sur un vécu relationnel. Madame découvrit que les agissements de son fils étaient plus interrogants pour elle-même qu'ils ne lui paraissaient à première vue ; ils remettaient en cause le silence sur la direction du don entre mère et fils. Ils invitaient cette femme qui avait toujours donné et compté exclusivement sur elle-même à demander... à demander de plus à son fils ... une chose importante pour elle. Elle osa suggérer à Emmanuel de la soutenir en l'accompagnant en Inde. Phobique de l'avion, elle n'osait s'y rendre bien qu'elle le souhaitait depuis fort longtemps et n'en avait parlé à quiconque. Ce périple créa une mutation dans le lien mère-fils ; il éveilla chez ce dernier des projets de voyages, ce qui nous amena à mettre en mots la perspective d'un séjour aux USA, pays de l'informatique où vit le père. Avec hésitation, le jeune homme formula qu'il y pensait mais ne souhaitait pas « gêner son père », ni chagriner sa mère, surtout si celui-ci avait une nouvelle épouse et des enfants. À partir de là s'engagea toute une rétrospective sur l'histoire de ce trio familial : un couple parental en désaccord constant sur l'éducation de l'enfant, Emmanuel insistant pour repérer les points de divergences entre ses parents, notamment à propos de l'éventuelle installation de la famille aux USA.

Demander ce qui fait « horreur à donner »

Un sujet peut s'aventurer à redemander ou à demander à côté de que ce qui lui est donné, afin de ne plus plier sous l'excès d'un don sans retenue ni réserve. En réclamant ce que l'autre n'a pas « besoin de donner », une chose qui lui fait « horreur à donner », le récepteur potentiel provoque un « ratage ». Il cherche à faire vaciller la suffisance oblatrice d'un donateur qui s'aventurerait à vouloir pallier tous les manques en faisant l'impasse du demandé. L'opération ouvre un écart, un point de manque, une différenciation entre le bénéficiaire et le donateur. Dans cette configuration, demander débarrasse le récepteur de la condition d'être assujéti à être une cible réduite à une valeur de chose sans souhait propre.

Paul est un excellent élève, ses résultats scolaires sont en baisse. Persecuté par ses camarades de classe, isolé, il inaugure un absentéisme larvé ; Paul ne participe plus à la vie culturelle de sa famille, récuse toutes les propositions parentales, dont des stages ; « il ne veut rien, n'a goût à rien »... sauf à la télévision : « télé or not télé, that is the question » dit-il. Paul se retrouve face à une coalition sans faille de toute sa famille : « il n'y a jamais

eu, il n'y aura jamais de télé dans la famille ». Il réitérera, sans plus de succès dans cette famille d'universitaires, des demandes de vêtements militaires, de chiens, pour finalement demander aux thérapeutes d'être l'avocat de ses demandes.

Se donner quelque chose à soi-même

Pour se soustraire à la servitude du don unilatéral anéantissant afin d'exister comme séparé, un sujet peut se décompter de l'obligation de recevoir. « Le lien le plus contraignant auquel un homme puisse obliger son semblable consiste dans la dissolution de tout lien » (Richir, 2010). Si le rejet du recevoir devient absolu de la part d'un enfant, il impose une sidération extrême sur l'adulte, surtout s'il concerne des éléments vitaux, comme la nourriture ou l'école. L'anorexie, « faim » de ne pas recevoir comme le dit Fédida, est un exemple type. L'enfant, en tentant de s'extraire du monde de l'échange, devient déloyal à tous, il gage sa vie biologique pour exister. La masturbation infantile est une figure plus banale du « se donner à soi », elle est toujours coupable, car l'enfant se réapproprie son corps et en dépose la mère.

Le don comme dû

Ce qui est reçu est considéré comme un dédommagement sans fin d'une dette impayable : la dette de vie. Aucune grâce n'est accordée, tout devient acompte, le don de l'enfant est un dû de loyauté à ses parents, un remboursement « normal » qui n'implique aucun retour et n'inaugure aucun cycle de donner, recevoir et rendre.

Donner pour ne pas se donner

L'enfant, de par son immaturité, inaugure sa vie comme cible d'un recevoir « coercitif », unilatéral et vital. Il est acculé à offrir son contentement comme retour de l'oblativité maternelle, à donner en donnant l'occasion de donner. Il y a, ici, l'histoire la plus oubliée, la plus refoulée : le corps de l'enfant est « sommé » de se conformer à la bienveillance maternelle. Son corps est traversé, constitué et déréglé par le donner, le recevoir ; il archive cette histoire. L'opération rend vivant l'enfant, en prise avec un autre, mais simultanément, elle l'oblige en l'obligeant à recevoir, le dévore lorsqu'il paye de son contentement. Son corps devient otage du don maternel, un corps « ravi » et « emprunté ». Il y a une indistinction entre le donner et le

recevoir. Qui donne à qui ? Quel est le sens, la direction du don, quand l'un donne un don aussi vital pour les deux protagonistes ? Offrir passivement, sans réserve, à découvert, une opportunité de générosité, s'assimile à un abandon de soi, à se donner corps et âme. L'enfant aura toutes les peines à reconnaître l'histoire de son agir passif pour soutenir son parent.

Si la mère, emportée par son oblativité, ne lutte pas contre ce qu'elle donne elle-même, l'enfant tentera de se déprendre de la servitude de ce recevoir unilatéral. En s'affranchissant d'une prétention à être comblé en comblant, il se désabonne, « prend sur lui » de ne plus contenter en réceptionnant. L'enfant dépossède une mère de donner et se charge alors d'une dette paradoxale, dette de ne plus recevoir. Dette éprouvée comme un manque de lui-même au sein de la mère.

« Ne pas pouvoir rendre, c'est devenir ce que l'on reçoit, être transformé dans son identité » (Godbout, 2000). Il reste à l'enfant une issue vivante : donner avec retenue. Le don humble sépare, mais relie donateur et bénéficiaire ; il est deuil de l'idéalité du don total, affirmant par là une propriété de soi du donateur. L'obligation de se donner se mute en droit de donner. On est dépouillé de soi de ne pouvoir donner, on « donne pour éviter de se donner » (Pommier, 2010). Il y a là le mouvement initiateur de l'esprit du don.

Par ces exemples, nous avons montré qu'une clinique du don est à construire dans le but d'aider à formuler un questionnement qui dise l'entre-deux d'une histoire d'échange, elle-même articulée à des histoires antérieures longues. Le trajet de vie familial de chacun de nous est l'histoire multiple des mouvements vivants de nos comptes avec nos proches. Ils ne nécessitent pas d'être formulés lorsque l'équilibre se noue dans une mutualité, une confiance acquise avec le temps.

Histoire toujours à établir dans un dialogue douloureux lorsqu'elle raconte les déficits ou les excès de don au cœur d'un entre-deux impliqué dans le réseau horizontal des proches en lien avec les générations du passé. Dans son effort, le dialogue devient lui-même une dimension du donner, recevoir et rendre, à la recherche de ressources pour réanimer un cycle de don.

Références

- BOSZORMENYI I. & KRASNER B. (1991) : Glossaire de thérapie contextuelle. *Revue Dialogue* 111: 31-44.
- BOSZORMENYI-NAGY I. & SPARK G.M. (1984): *Invisible loyalties*. Brunet Mazel, New York.
- GODELIER M. (1996) : *L'énigme du don*. Fayard, Paris.
- GODBOUT J. & CAILLE A. (1992) : *L'esprit du don*. La Découverte, Paris.
- GODBOUT J. (2000) *Le don la dette l'identité*. (p. 149) Boréal La Découverte, Paris.
- MAUSS M. (1966) : Essai sur le don (1924), In *Sociologie et anthropologie*. PUF, Paris.
- MICHARD P. (2005) : *La thérapie contextuelle de Boszormenyi-Nagy une nouvelle figure de l'enfant dans le champ de la thérapie familiale*. De Boeck, Bruxelles.
- POMMIER G. (2010) : Existe-t-il une pulsion à donner ? Une remarque sur la place de l'obligation dans le paradigme de Marcel Mauss. *Revue du MAUSS semestrielle* 36: 249-254.
- REY-FLAUD H.: (2010): *Les enfants de l'indicible peur. Nouveau regard sur l'autisme*. Aubier, Paris.
- RICHIR L. (2010) : *Donner, recevoir, rendre l'erreur de Cook. Anthropologie dudélire occidental*. E.ME. & InterCommunications, Bruxelles.